N° 2 TROISIÈME ANNÉE 20 Janvier 1899

LE SPIRITUALISME MODERNE

Organe de l'" UNION FRATERNELLE SPIRITUALISTE

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.
Naître, Mourir Renaître encore et Progresser sans cesse, telle est la Loi.
ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

ASCENSION

C'est ainsi que du ciel l'âme à pas lents s'empare.
VICTOR HUGO.

L'œuvre du passé s'écroule chaque jour avec un fracas retentissant. Les événements se succèdent sans cesse, contribuant, par leur éclat ou leur obscurité, à l'accomplissement de l'œuvre du Progrès.

Les clameurs que nous entendons de droite et de gauche ne sont aussi que les craquements du vieil édifice qui s'effondre ; mais rien ne saurait arrêter la marche du Destin, car ce géant, que rien n'émeut, s'avance sans s'étonner des révolutions qu'il opère, des broiements qu'impose son formidable labeur. Les incidents quotidiens qui multiplient leurs enseignements avec une rapidité inaccoutumée font penser aux moins clairvoyants que notre époque est marquée au cadran du Progrès pour être témoin de solennelles transformations.

Depuis trop longtemps le riche a écrasé le pauvre de son orgueil superbe ; le puissant, depuis trop de siècles, a méprisé le faible ; l'or a vicié trop de consciences, masqué trop d'hypocrisies, trop de mensonges, trop de perfidies ; l'opprobe, l'iniquité, les lâches compromissions ont trop longtemps imprégné le monde de leur dissolvante influence ; la haine et l'envie ont fait trop de victimes, empoisonné trop de cœurs, armé trop de bras fratricides pour que la conscience humaine écœurée, épouvantée, ne cherche pas à fuir ces ruines palpitantes et vengeresses.

L'indignation est dans toutes les bouches, la soif de Justice et de Vérité dévore l'âme humaine ; toutes les consciences frémissent avides et impatientes de réalisations.

Mais, ô prodige ! Cet océan d'horreurs est devenu le salut. Enfin monte dans les cœurs le dégoût de la fange dans laquelle nous sommes enlizés ! Le poids de la matière, désormais, nous suffoque et nous sommes stupéfaits de ne pouvoir en mourir !

La puissance de l'or est donc devenue un mensonge pour vous aussi, riches égoïstes, puisque vous succombez rongés, torturés par les aiguillons brûlants de vos désirs grossiers sans cesse alimentés, toujours inassouvis ; vous aviez pensé que l'or suffirait à vos joies, comblerait vos désirs : êtes-vous désabusés ?

Vous aussi, obstinés négateurs des lois divines de l'évolution éternelle des êtres vers le Progrès, vous qui, sans pudeur, au nom de Dieu même, proclamiez vos privilèges sacrés, indestructibles, vous espériez jouir sans fin des faveurs terrestres, vous vous vantiez d'être intangibles ! Que dites-vous aujourd'hui de la vanité de vos complots ; votre entêtement n'était que folie et votre obstination que ridicule ; le temps marche, les événements le suivent et vous entraînent : vous aussi vous êtes vaincus !

Il est donc vrai que tout passe en ce monde,

la fortune, les honneurs, les privilèges, et que rien n'est éternel, rien n'est durable, que ce qui n'est pas l'œuvre des hommes, seule notre âme immortelle, au milieu de l'infini des transformations qui s'opèrent, reste indestructible; ses acquisitions ou ses déchéances sont le produit de son activité, de son inertie. Elle est embrasée par le souffle tout puissant de la vie, afin que son labeur soit fécond, que ses réalisations soient incessantes et sans limite, dans l'avenir sans fin qui lui est propre.

Les préjugés, fruits des siècles de ténèbres et d'ignorance, appesantissent notre être, et ne peuvent, en un instant, par l'action d'un simple désir, disparaître de notre double organisme, la lumière et la science seules sont capables de les déraciner, de les extirper de notre âme, mais ce labeur intime et profond est une œuvre lente et pénible qui doit transformer notre être physiologique et psychologique. Ces deux principes de notre personnalité, bien qu'étroitement unis et l'un à l'autre indispensables, ne sauraient cependant être égaux. La parité n'existant nulle part ne peut se rencontrer dans notre dualité individuelle, et l'un de ces principes doit inévitablement être subordonné à l'autre.

Là est précisément la cause du litige qui agite et quelquefois même bouleverse notre monde: laquelle de ces deux forces s'inclinera devant l'autre? Dans toute l'histoire de l'humanité, il n'existe pas d'époque qui permette d'attribuer à l'élément supérieur de l'homme une victoire décisive sur l'élément inférieur. Celui-ci, jamais ne s'est avoué vaincu et la lutte se continue acharnée, douloureuse, stupide.

L'être physiologique est, en quelque sorte, un champ d'expérimentation, la terre d'épreuve, l'agent inférieur; tandis que l'autre constitue le domaine de l'observation, du contrôle, celui qui, par ses propriétés et l'ensemble de ses facultés de jugement et de volonté est, à proprement parler, l'agent pensant, agissant et par conséquent directeur: il est l'arbitre, l'être supérieur. Le premier est passif par nature, le second actif par essence. Leur situation réciproque ne paraît pas douteuse; cependant, ils rivalisent d'énergie.

C'est de notre être physiologique, de notre champ d'expérimentation que doit naître la lumière qui éclairera notre être psychique et lui fournira tous les éléments d'appréciation qui donnent la capacité intellectuelle la plus sûre: la conscience. Celle-ci conduit à la science des causes et des effets, jusqu'à la perception de la raison d'être et de la destination finale de toutes choses.

Nous voici donc parvenus, par une succession laborieuse d'épreuves, à la possession de la faculté la plus importante pour l'avenir des êtres: la faculté d'orientation.

Voilà enfin découvert le but de toutes les vicissitudes de la vie, si pénibles pour les individus et les collectivités, mais absolument nécessaires à leur évolution, parce qu'elles fournissent aux uns et aux autres la lumière qui éclaire leurs pas et le guide qui ne saura les égarer. Voici enfin ouverte pour l'humanité la route de l'avenir. Le travail a été pénible, mais le fruit est d'un prix inestimable, car il est, pour notre intelligence, une source de lumières et de forces.

Cette œuvre a été douloureuse et de longue durée qui a dissipé les préjugés et les erreurs qui fermaient notre route; elle fut une lutte acharnée entre deux puissances jusqu'alors rivales: la force vitale et la loi du progrès, ces deux énergies considérables, toutes deux éléments indispensables de l'existence des êtres et de leur avenir. L'épaisse obscurité qui les enveloppait les faisait se heurter. Douées l'une et l'autre d'une énergie irrésistible, elles étaient rivales et se jalousaient sans se connaître. Maintenant que la lumière a enfin brillé sur leurs blessures, elles se sont reconnues: l'une est le présent, l'autre est le devenir, la matière et l'esprit, force matérielle et force spirituelle; l'un est rudiment et lutte, l'autre essence et harmonie.

La terre est donc pour les humains un laboratoire dans lequel s'opère la transformation des êtres par un travail d'épuration et de sublimation. Ainsi le minerai dans les hauts fourneaux subit la fonte et la refonte; la matière ainsi s'épure après chaque épreuve nouvelle, se fortifie sur l'enclume sous les coups du marteau; elle est sans cesse refondue jusqu'à ce qu'elle soit dépouillée des scories qui nuisent à sa pureté, à son homogénéité, à sa parfaite intégralité.

C'est ainsi que d'épreuve en épreuve, de gradation en gradation jusqu'à la trempe définitive qui donne la puissance, l'être humain grandit, s'élève au-dessus de la matière, la domine et fait d'elle l'auxiliaire docile de son acheminement dans la voie des réalisations spirituelles,

s plus positives et les plus sublimes de sa destinée.

Que penser de la folie de ceux qui disent : n'importent après tout les hécatombes humaines, les flots de larmes et de sang? Ne sommes-nous pas immortels pour racheter les conséquences de nos convoitises, les erreurs de otre cupidité? Ne sommes-nous pas assez riches pour payer de nos souffrances de nos existences mêmes, les satisfactions de notre orgueil?

Si nous le voulons ainsi, ne nous plaignons pas es maux qui nous frappent, nous en connaissons l'origine et la source : ils sont notre œuvre, maîtres de nos destinées, nous les aurons voulus.

Nous savons, au contraire, que l'œuvre irrésistible du Progrès s'avance chaque jour pas à pas et que nos résistances sont puériles et vaines; ne nous est-il pas, à chaque instant, prouvé que nous ne sommes que des brins d'herbe sous e rouleau du laboureur : plus notre orgueil est grand plus la masse imposante nous courbe et nous broie; nous ne sommes rien que l'insecte présomptueux sous la roue de la locomotive, et cependant nous sommes immortels et appelés à un progrès sans limite ! La suprême sagesse, a source du bonheur, n'est-elle pas de comprendre cette admirable loi qui nous dirige avec sollicitude par l'élévation, la spiritualisation de notre être vers la compréhension de la grandeur de notre destinée ?

Ne sommes-nous pas assez instruits de toutes es horreurs de l'égoïsme pour nous dégager enfin de ses étreintes et consacrer tous les efforts dont nous sommes capables, tous les désirs de notre âme, toutes les aspirations de notre être, à la pratique de la loi sublime de l'amour du prochain. N'avons-nous pas assez souffert pour savoir maintenant que cette divine loi est en toutes circonstances le baume qui guérit toutes es douleurs du présent et nous ouvre les portes sereines de l'avenir ?

De grâce, faisons nous cette pensée divinement exprimée par le poète inspiré des *Contemplations* :

L'heure approche. Espérez. Rallumez l'âme éteinte?
Aimez-vous! aimez-vous, car c'est la chaleur sainte,
C'est le feu du vrai jour.
Le sombre univers froid, glacé, pesant réclame
La sublimation de l'être par la flamme,
De l'homme par l'Amour!

BEAUDELOT.

Nous avons la joie d'informer nos lecteurs que notre numéro du 5 février contiendra une délicieuse nouvelle — *Sollicitude!!!* — dictée par le maître THÉOPHILE GAUTIER.



POUR LA PATRIE

Notre patrie subit depuis d'interminables mois l'oppression d'un douloureux cauchemar.

Une décomposition lente semble l'envahir, le dégoût, le découragement, l'inertie, l'inquiétude, le trouble, le doute paralysent l'action des citoyens.

Ces citoyens, on les cherche vainement au milieu des conflits politiques, sociaux, religieux qui déchirent le pays, au milieu des hontes, des scandales, des humiliations qui éclaboussent tour à tour le gouvernement, le peuple, l'armée, la justice, la Patrie.

Et pendant que les Français semblent se désintéresser du devoir national, l'étranger impose à la France l'aumône de sa dédaigneuse pitié, quand il ne lui inflige pas de plus sanglants affronts.

Eh bien! Français, nous récoltons maintenant les fruits amers que nous avons semés.

Ce sont nos querelles intestines, c'est notre indolence, notre peur de l'action qui nous ont conduits au lamentable effondrement que nous contemplons aujourd'hui avec stupeur.

Si beaucoup d'entre nous n'ont pas fait le mal, ils n'ont rien tenté pour l'entraver dans sa marche. La conscience publique s'est endormie; nous avons laissé, par scepticisme ou par crainte de nous compromettre, la corruption gagner et se répandre parmi ceux qui avaient le devoir de donner l'exemple, puisqu'ils étaient à la tête du pays.

Nous avons vu avec une coupable indifférence le livre et le journal entretenir nos passions et les exciter; nous avons absous trop facilement les fautes qui préparent la décadence d'un peuple pour ne pas nous donner la peine de les réprimer, ou pour excuser les nôtres par celles d'autrui.

Tous, nous nous sommes abstenus de nous mêler activement à la vie nationale, nous avons abandonné la chose publique à elle-même et du plus grand au plus petit, nous avons failli à ce vrai patriotisme qui veut non des mots mais des actes.

Le chauvinisme ne nous a pas manqué et il nous a fait illusion sur nos qualités de patriotes : les mots les plus sonores et les plus grands :

devoir, travail, liberté, justice, patrie, honneur, conscience, émaillent nos discours et nos journaux; à la moindre occasion nous savons pousser des acclamations enthousiastes, dont l'intensité doit donner, soi-disant, la mesure de notre dévouement au pays; mais en réalité si nous descendons dans nos cœurs et si nous nous interrogeons sévèrement, nous nous sentirons coupables envers la Patrie, tout au moins par notre légèreté ou notre indifférence.

Hommes politiques, savants, industriels, commerçants, ouvriers, bourgeois ou prolétaires, dirigeant ou dirigé, chacun peut s'attribuer une part dans l'abaissement de notre France.

Gaspillage financier, corruption parlementaire et autres, inertie commerciale qui laisse péricliter l'industrie française autrefois la première du monde, abus du fonctionnarisme, stérilité de l'esprit de routine, crainte puérile de la bourgeoisie pour l'action, désir d'échapper à toute responsabilité politique, administrative, commerciale, morale, toutes ces causes de notre décadence ont leur source en nous-mêmes.

Alors notre race engourdie, affaiblie, diminuée, ayant perdu le goût des grandes choses, l'initiative hardie qui maintient un peuple sur le chemin du progrès se contentant de traduire son existence par l'agitation factice des politiciens et s'épuisant en efforts stériles, s'est trouvée incapable de résister au premier virus morbide introduit dans son organisme.

Ce ferment jeté dans notre vie sociale y a causé de tels ravages que nous sommes atterrés de leur gravité exceptionnelle et qu'un cri d'alarme vient de retentir parmi nous.

A ce cri d'alarme des âmes généreuses ont répondu; devant les humiliations et les affronts, devant l'inquiétude envahissante, elles ont protesté, affirmant qu'il y avait encore du sang français dans les veines françaises et la Ligue de la Patrie Française s'est fondée.

Saluons-la avec respect et avec émotion; puisse-t-elle sonner le réveil de la France, puisse-t-elle créer une force suffisante pour relever notre malheureux pays.

Car, ce que nous devons comprendre et appliquer ici, nous, spiritualistes, c'est l'action colossale que peut créer l'union de pensée et de sentiment.

Nous savons, pour l'avoir étudié et constaté, que la pensée est une force qui exerce puissamment son pouvoir occulte sur les collectivités humaines.

Un peuple fortement uni par une pensée commune est invincible. Il forme, par l'association des éléments psychiques émanés des individus, une puissante entité qui est, en quelque sorte, le Dieu protecteur, l'âme nationale, l'égide et l'inspirateur, et dont le lien magnétique galvanise les foules, les élève au-dessus d'elles-mêmes et leur permet d'accomplir ces exploits héroïques qui changent les destinées d'une nation, exploits qui, en des jours plus heureux, ont plus d'une fois illustré notre histoire.

Si les levains de la désunion, de la haine, si les efforts de nos ennemis ont pu exercer librement leurs ravages, c'est que nos volontés défaillantes, nos intelligences amollies n'ont pas su empêcher ces courants empoisonnés de rayonner parmi nous; et ces pensées démoralisatrices et désagrégeantes ne rencontrant pas l'obstacle d'une pensée forte, saine et vigilante, ont jeté parmi nous les plus graves perturbations.

Mais, nous le répétons, un effort généreux vient d'être tenté par quelques hommes énergiques, une Ligue vient de se former sans distinction de religion ou de parti, pour faire appel au patriotisme de chacun de nous et pour tenter le relèvement de la France.

Spiritualistes unissons-nous de cœur et d'âme à ces Français qui veulent nous sortir du marasme où se perdent toutes nos énergies. Joignons nos pensées aux leurs, désirons, voulons ardemment le salut de la France que tant d'ennemis menacent.

Que chacun de nous, pour créer un courant de forces favorables à notre pays, éteigne en son âme les pensées néfastes de haine, de désunion, d'égoïsme; qu'il cherche à réaliser dans sa petite sphère d'action l'œuvre de justice et d'apaisement, qu'il travaille selon ses forces au salut commun.

Du plus humble au plus puissant nous agissons sur le corps social, par nos actes et plus encore peut-être par nos pensées.

Elevons donc le niveau de ces pensées, transformons-les par le souffle d'un ardent patriotisme; que la Patrie en danger faisant appel à ses enfants nous trouve prêts pour le bon combat de Justice, de Travail et de Liberté.

La France ne peut être sauvée que par nos bonnes volontés. C'est à nous, spiritualistes qui savons le pouvoir occulte qui est à notre disposition par le jeu d'une pensée consciemment

dirigée vers un but déterminé, de redoubler d'efforts pour augmenter ce courant né de l'initiative de sincères patriotes.

Elevons nos âmes à la hauteur de la mission que nos doctrines nous imposent, et que notre croyance en la France et en nous-mêmes accomplisse de nouveau le miracle de Jeanne d'Arc ou celui de Valmy :

L'Elan de la Foi sauvant la France.

F. Hardeley.



VOIX DE L'AU-DELA

Le récit d'une désincarnation

Tu es impatiente ma fille bien-aimée, de connaître quelques-unes des beautés de la vie spirituelle ; ton âme déjà plus affinée et plus avancée que tu ne le penses en a parfois quelque vague perception, et ces élans, ces désirs vers le divin sont pour toi une source de consolation, de force et de pure joie ; si ces fugitives impressions que laisse en ton esprit la seule pensée d'une chose que tu supposes belle entre toutes, te cause une semblable félicité : que penses-tu que doit être pour nous la possession de ce bonheur que tu ne fais qu'imaginer ? et combien imparfaite est cette image, ma fille ! L'apôtre a dit : « *L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas* « *entendu, le cœur de l'homme n'a pas compris* « *ce que Dieu réserve à ses élus* », et il avait raison : rien, aucune parole, aucune description ne peut donner une idée de ce bonheur qui est mon partage. Le moment de la mort est pénible et, pour moi, il a été particulièrement douloureux parce que je te laissais seule ; aussi, quand j'ai vu ton désespoir, quand j'ai entendu tes plaintes déchirantes et que tu m'as entourée de tes bras, cherchant à retenir ici-bas cet esprit que Dieu appelait ma fille ; j'ai senti tout mon être se briser, une souffrance incroyable m'a torturée, et j'ai supplié Dieu de me laisser encore, ne voulant pas d'un bonheur que tu ne pouvais partager ; mais un ange au radieux visage s'est penché vers moi et m'a dit ce seul mot : « Viens !... » et je me suis sentie entraînée loin de là dans des régions inconnues, et à mesure que j'avançais, la souffrance s'éloignait, je me sentais dégagée de toute matière, ces liens qui avaient retenu mon âme à sa prison de chair se brisaient un à un, et mon esprit libre se plongeait dans l'infinie béatitude ; l'harmonie régnait autour de moi, je m'en sentais pénétrée, je devenais moi-même une harmonie, et l'ange me fit jeter un regard vers ce que je venais de quitter, je vis mon corps raidi sur son lit de douleur, et toi ma fille, agenouillée et priant ; mais déjà plus calme, parce que Dieu t'avait envoyé à toi aussi un ange pour te soutenir ; il était près de toi et te parlait, et la douleur s'apaisait, et une résignation toute chrétienne venait remplir ton âme. Je revis aussi la terre, elle me parut sombre, nue et triste, et l'ange qui me guidait me demanda si je voulais retourner, je répondis : non... non... parce que je compris à ce moment que notre véritable patrie n'est pas la terre, que Dieu nous a créés pour le bonheur parfait et que ce bonheur ne s'achète qu'au prix de souffrances et de luttes ; mes luttes étaient finies, mon âme épurée, et j'entrais dans la paix et le bonheur avec la certitude de pouvoir revenir vers toi pour te consoler.

Ma fille, je suis revenue, je ne te quitte pas, ne sens-tu pas ma continuelle présence à tes côtés ? L'invisibilité seule nous sépare, et le seul obstacle qui existe entre nous est ce corps qui t'enchaîne encore ; le jour où il se détruira, ton âme dégagée se réunira à la mienne dans un embrassement qui ne finira plus, et ensemble nous jouirons de ce bonheur que Dieu a préparé pour ses créatures. Va maintenant, ma fille à tes occupations ; ta journée va être bien remplie aujourd'hui, et tous tes amis de l'au-delà sont avec toi et se réjouissent de voir que tu comprends bien ce précepte du Christ : « *Aimez-vous les uns les autres* ». Ta mère est fière de toi et te bénit, ma bien-aimée C.

C. B.

Sus à l'ennemi !

Nous sommes tous là, mes bons amis, et c'est au nom de tous que je viens vous dire quelques paroles d'encouragement. Nous aimons à nous trouver ainsi au milieu d'âmes sincèrement dévouées à la bonne cause, remplies de bonne volonté pour répandre la lumière autour d'eux. Pionniers pleins de foi, d'espérance et de charité, vous allez par le monde semant la semence féconde de la parole divine ; la moisson sera peut-être lente à mûrir ; mais ne perdez pas courage. Ne vous laissez rebuter par aucun obstacle, quel qu'il soit ; ne prenez nul souci de

l'ironie que vous pourrez rencontrer, restez fidèlement et courageusement sur la brèche, combattez sous l'étendard du Christ, et comme autrefois Jeanne la bonne Lorraine, jetez ce cri : *Sus à l'ennemi!* Cet ennemi d'aujourd'hui ; c'est le matérialisme qui dévore tant d'âmes ; c'est la plaie hideuse de notre époque, le chancre affreux qui ronge la société. Pourchassez-le sans trève ni merci, tenez ferme et haut le flambeau de la vérité, afin que la lumière se répande partout vivifiante.

Dieu vous guide et vous enverra ses messagers les plus puissants, si, vous tenant à ses côtés, vous combattez pour Dieu et pour l'Humanité.

C. B.



PHOTOGRAPHIE DES RADIATIONS PSYCHIQUES

Par le commandant TEGRAD.

RÉSUMÉ DE NOS OBSERVATIONS SUR L'ANALYSE DES FLUIDES

(*Suite.*)

Photographie de la Pensée.

Les deux bouteilles. — Dans les deux bouteilles successives que j'ai crées par la pensée, il semble que la forme-bouteille que je maintenais, à dessein, dans mon cerveau, ait été projetée sur la plaque, qu'elle soit sortie du cerveau, lumineuse, traversant la boîte cranienne à la façon des rayons X.

La pensée, la volonté, doivent être créatrices : c'est le *fiat lux* de la Bible.

C'est Jésus apaisant la tempête.

C'est Jésus disant à Pierre : Si tu avais eu la foi, tu aurais marché, comme moi, sur les flots.

Il faut lire ce que j'ai écrit au dos de la deuxième bouteille au sujet de l'Esprit Sophie, qui nous raconta, chez le grand conférencier spirite, Léon Denis, de Tours, comment les autres Esprits l'avaient faite poser au-dessus de ma plaque qui donne son portrait.

Mme D... a obtenu une grappe de laurier rose, qui était constamment à sa vue, dans notre jardin ; mais à laquelle elle ne songeait pas, n° 40.

Serait-ce qu'une forme implantée dans notre cerveau pourrait s'en dégager à notre insu?

Elle l'a obtenue, tenant la plaque pendant dix minutes, au-dessus de son front.

M. Forget a produit le dessin d'un buste après une discussion qu'il venait d'avoir au sujet d'un buste n° 66 *ter*.

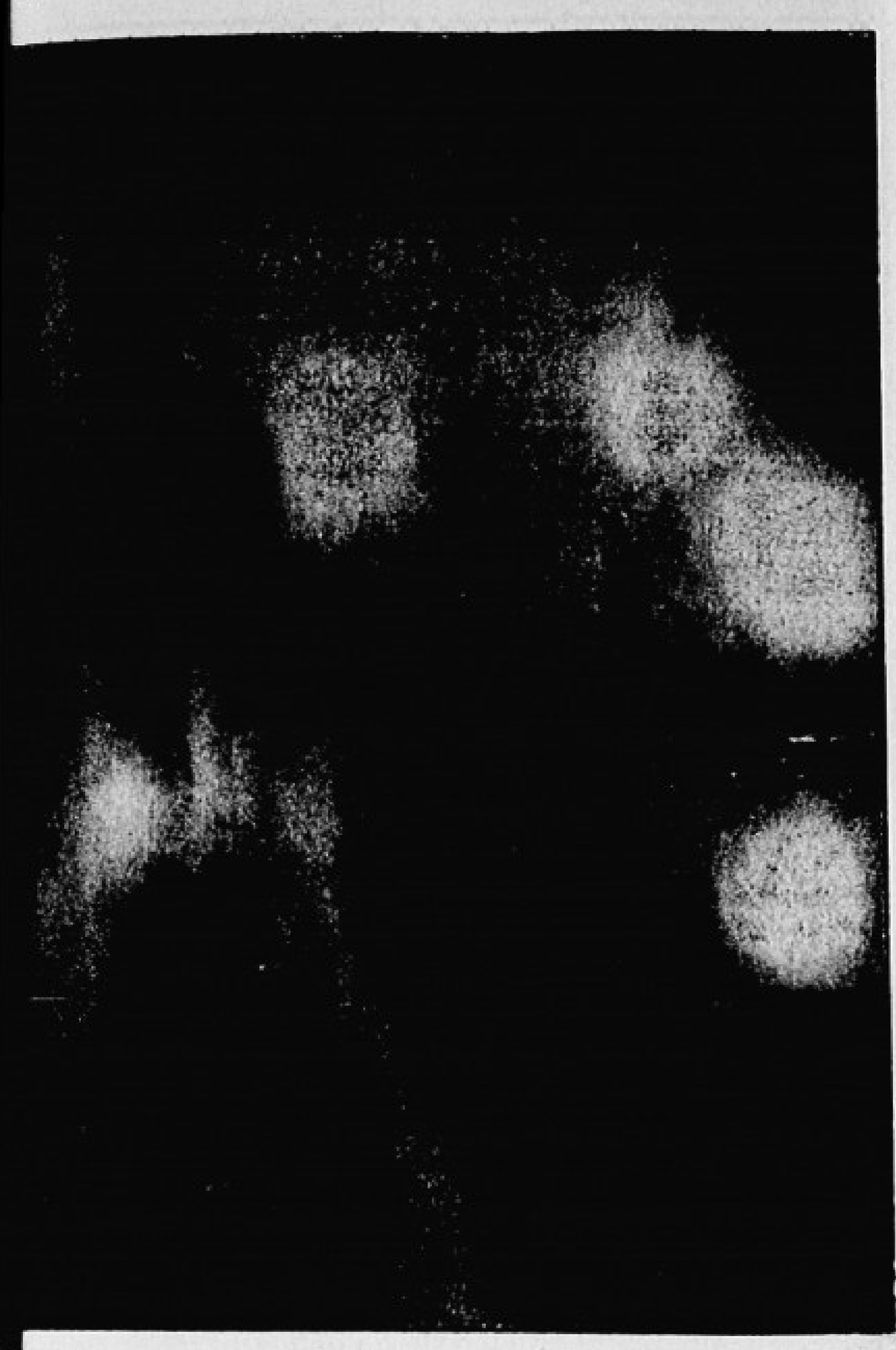
Je ne songeais pas à la canne n° 116, mais je l'ai dans mon bureau, sous mes yeux.

La photographie si caractéristique de mon cerveau n° 19 a été obtenu en mettant une plaque sur mon front, côté gélatine, pendant dix minutes.

Ses deux lobes, avec la scissure médiane, ses



La figure et la bouteille sont à côté l'une de l'autre, mais en sens opposé.



La bouteille.

circonvolutions et anfractuosités semblent avoir été projetées sur la plaque.

Or, j'avais fait cette expérience avec l'intention de ne penser à rien.

Photographie du sentiment. — La joie, la colère, n° 20, la tristesse, peuvent se graphier, soit par un beau dessin caractéristique comme mon n° 20, la colère ; soit par des effluves, des points, des rayures, des vortex fluidiques, des teintes dont je reconnais parfaitement la nature quand je les produis, comme étant le reflet de mon état moral ou physique.

Symbole d'une conversation. — Le soir où j'obtins la Colère, je venais de dire, en parlant de l'homme qui m'avait mis en émoi : c'est un méphistophélès, un rusé, un renard ; et je n'ai qu'à me cacher de lui.

Or, la photo que je fis après cette conversation représente assez bien un renard et un homme qui se cache, n° 19.

Photographies spirites.

L'Esprit Sophie me dit un jour, par l'intermédiaire d'un médium à incarnation, en séance spirite chez Léon Denis : « Vous, commandant, vous servez d'encrier aux Esprits, ils puisent le fluide, chez vous, à discrétion, et barbouillent des dessins sur la plaque ».

C'est alors que je lui dis : « Puisque vous m'avez déjà donné votre portrait, veuillez venir me faire la première lettre de votre nom sur un cliché ».

Elle vint chez moi, au jour convenu, et Mme D... mettant un cliché au-dessus de son front, il parut un S au coin gauche de la plaque, coin que j'avais indiqué. Plaque n° 51.

Un autre Esprit, ayant demandé à faire plusieurs lettres, je mis une plaque dans le bain et j'obtins *h-e-s-h-y* en différents endroits de la plaque. Plaque n° 49.

La première figure humaine que j'ai obtenue date de 1894, le n° 0, figure humaine obtenue par mes mains étendues vers la plaque, à sec.

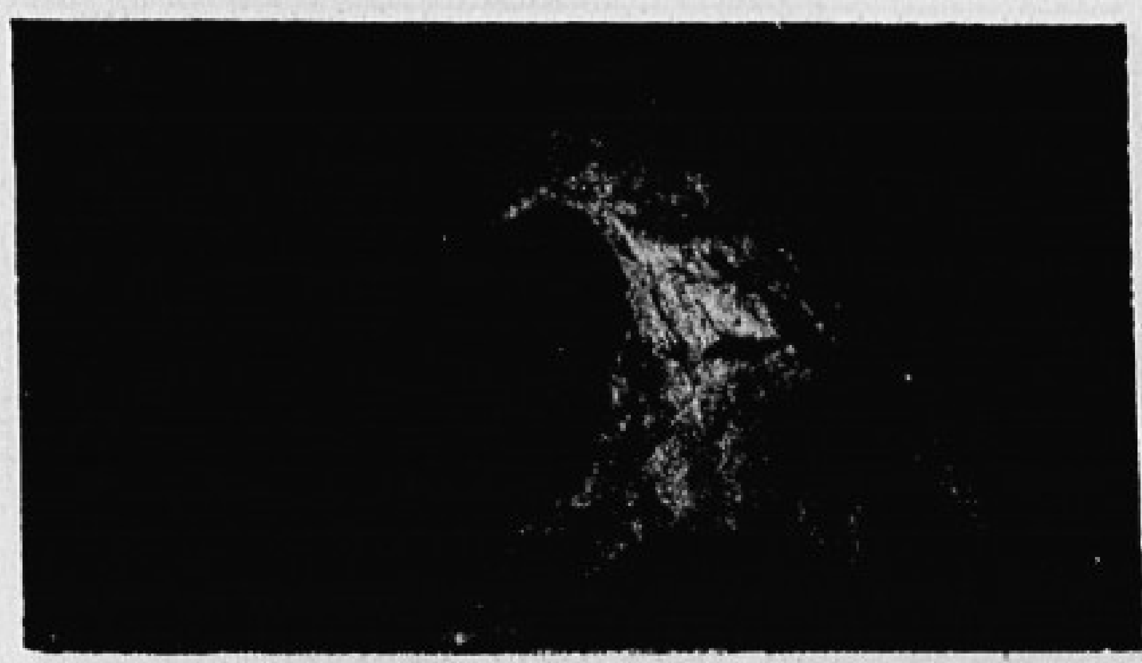
Voir aussi les deux figures du Grelon 62, et la précédente, le Vieillard, 61, et voir surtout l'Aigle, à sec, au-dessus du front de Mme D..., n° 24 ; la Tête d'oiseau, 185 ; la Religieuse, 12 ; le Renard, 21 ; le Drapeau, 67 ; la Fusillade, 39.

Et beaucoup d'autres, dont certaines peu convenables à montrer.

Dans toutes ces photos, il y a évidemment un dessin voulu exécuté par un Esprit.

Ecriture sur les plaques. — A part les lettres dont j'ai parlé, j'ai aussi obtenu de l'écriture, non demandée. Voir le Fusant n° 43, et une photo très remarquable obtenue au-dessus du front où l'écriture est très lisible, mais peu convenable, et avec des dessins encore moins convenables.

La manifestation d'un Esprit de bas étage s'y montre avec une grande intensité.



L'oiseau.

Ce cliché a une immense valeur.

Formes géométriques. — Voir : Les circonférences, n° 144 ; les ovales, n° 147 ; le quadrilatère, n° 189.

Signature fluidique. — Chaque personne produit souvent, sur la photo, des lignes et des points qui lui sont particuliers. Voir les 00 sur mes deux bouteilles et mon n° 190. Les douze cercles... etc.

Je les ai aussi bien du côté gélatine que du côté verre.

Les voiles magnétiques.

L'influence du fluide psychique se fait sentir quelquefois en tirant un portrait avec l'objectif d'une manière particulière et on est dérouté par le résultat obtenu.

Trois suppositions se présentent :

1° C'est le fluide de celui qui pose, tel que mon portrait chez un photographe de Tours, n° 97; le voile à mouchetures, n° 46; Mme D... et Mme B..., n° 58.

2° C'est le fluide de l'opérateur, envoyant son magnétisme dans l'objectif ou impressionnant la plaque pendant le développement. Voir Ville de Vouziers, l'Hôtel de Ville de Vouziers.

3° C'est le fluide de l'opérateur envoyant le fluide dans l'appareil : le manège; les baigneurs, 128.

Enfin, j'ai obtenu aussi des dessins voulus où une intelligence extérieure, un esprit, doit nécessairement avoir participé, notamment le symbole en quatre dessins d'une maladie de la personne qui posait; quant à la personne, elle n'existait pas sur le cliché. Je ne puis présenter cette superbe photo.

Pièces de monnaie, plumes, cachets et autres objets gravés sur la plaque.

Un jour, en janvier 1897, je m'aperçus qu'une pièce de monnaie, placée sur la gélatine, dans le bain, gravait son empreinte, son portrait.

Si je magnétisais, l'empreinte était accusée, le cliché devenait noir et l'épreuve sur papier était blanche, à l'exclusion des objets qui se détachaient sur ce blanc.

Si je ne magnétisais pas, les pièces apparaissaient, mais faiblement, et étaient noyées dans la couleur que prenait l'épreuve, puisque le cliché était resté blanc ou légèrement voilé par la longueur de la pose.

Voir : Magnétisés nos 262, 263, 500 et 501; non magnétisé, n° 228.

Un sou marqué côté verre. — J'ai mis cinq pièces sur une plaque côté gélatine, dont une de 10 francs, dont le diamètre ne devait pas toucher la gélatine de la deuxième plaque, dont je couvrais la première.

De plus, je mis un sou sur la deuxième, la plaque supérieure, et je magnétisai à distance sans contact, au-dessus du bain.

Or, la pièce de 10 francs a marqué quoique ne touchant pas la plaque supérieure. Et le sou a marqué sa circonférence quoique étant sur verre. Nos 261-260.

Il ne faut pas avoir la naïveté d'accuser la lumière emmagasinée; car mes pièces sortaient d'un porte-monnaie que je venais de retirer, à la lumière rouge, de mon coffre-fort.

J'ai fait la même expérience sans magnétiser qui, naturellement, n'a pas réussi.

(*A suivre.*) Commandant TEGRAD.

Nous devons les clichés ci-contre à l'obligeance de notre confrère M. G. Delanne, directeur de la *Revue scientifique et morale du spiritisme.*



L'ÉDUCATION SOCIALE

35. Puis, prenant un enfant, il le mit au milieu d'eux; et après l'avoir embrassé, il leur dit :
36. Quiconque reçoit en mon nom un petit enfant comme celui-ci, me reçoit; et quiconque me reçoit, reçoit non pas moi, mais celui qui m'a envoyé.
41. Mais, quiconque scandalisera un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui que l'on mit autour de son cou une meule de moulin, et qu'on le jetât dans la mer.

(Saint Marc, IX.)

13. Alors, on lui présenta des petits enfants, pour qu'il leur imposât les mains et priât. Or, les disciples les rebutaient.
14. Mais Jésus leur dit : Laissez ces petits enfants et ne les empêchez point de venir à moi; car à de tels appartient le royaume des cieux.

(Saint Mathieu, XIX.)

36. Il leur faisait cette comparaison : Personne ne met une pièce d'un vêtement neuf à un vêtement vieux; autrement ce qui est neuf déchire le vieux, et la pièce du neuf ne convient pas au vieux.
37. De même, personne ne met du vin nouveau dans des outres vieilles; autrement le vin nouveau rompra les outres et se répandra, et les outres seront perdues.
38. Mais il faut mettre le vin nouveau dans des outres neuves; et l'un et l'autre sont conservés.
39. Et personne venant de boire du vin vieux, n'en veut aussitôt du nouveau, parce qu'il dit : Le vieux est meilleur.

(Saint Luc, VI.)

33.... C'est par le fruit qu'on connaît l'arbre. (Saint Mathieu, XII.)

I

Dieu, a dit un philosophe, qui était un observateur et un humoriste, ne nous a donné des parents que pour nous apprendre comment IL NE FAUT PAS NOUS CONDUIRE avec nos enfants.

A voir la façon dont les parents élèvent leurs enfants, — qu'ils aiment, — on se demande, avec terreur, comment ils les élèveraient s'ils ne les aimaient pas!

Nos écoliers sont des machines à recevoir des phrases et à les rendre.

Plus un enfant *sait* de choses, plus tout le monde est content. Il RÉCITE, donc il est instruit, et la famille se pâme.

C'est pitié!

Ici, des parents souriront et penseront de moi :

— Si ce monsieur avait raison, on s'en serait aperçu plus tôt.

Si l'on ne s'en est pas aperçu plus tôt, c'est que la Religion, à elle toute seule, impliquait forcément l'É-du-ca-tion.

La Religion était le Code des consciences.

A partir du jour où la formule religieuse n'est plus efficace, où prenez-vous votre moyen d'action sur les âmes?

Regardez autour de vous, et voyez si le Code pénal et la morale laïque sont capables de créer la vertu!

Ceux qui sont probes, malgré leur irréligion, sont des hommes qui ont encore dans le sang la *probité des ancêtres*. C'est ce que l'on pourrait appeler la grâce héréditaire, mais cette vertu s'efface de génération en génération, sous l'influence pénétrante et dissolvante des idées modernes.

Riches d'aujourd'hui, songez à vos tristesses et à vos dégoûts, cherchez-en *sincèrement* les causes, — sortez de votre or, — et si vos âmes se sont figées dans la chair au point de ne pouvoir s'en détacher, pitié pour les petits!

Les enfants, c'est de la patrie qui pousse!

A l'heure où nous vivons, l'Éducation est plus nécessaire encore que *l'orthographe!* Qu'on ne travestisse pas ma pensée : je dis que s'il fallait *opter entre les deux*, il n'y aurait pas à hésiter.

L'instruction est sainte, je le répète, c'est une des conditions du Progrès, c'est le moyen le plus sûr de progresser vite. Mais elle est comparable à ces poisons qui tuent, ou qui sauvent, suivant la dose.

II

C'est une singulière façon de préparer un enfant à la liberté que de faire de lui un esclave.

Il ne s'agit pas de laisser l'enfant complètement libre, ce qui serait une utopie, mais il s'agit de lui laisser le *maximum de liberté* SURVEILLÉE, compatible avec son âge et avec son caractère. En un mot, jusqu'à l'âge de dix ans, n'imposons à l'enfant que le *minimum* de contrainte, n'intervenons que pour l'obliger à faire un *minimum* de travail, et pour l'empêcher de nuire aux autres et de se nuire à soi-même.

Une fois que vous avez donné à un enfant l'instruction élémentaire, vous *ne devez développer cette instruction qu'au fur et à mesure de ses facultés, du plaisir qu'il a à travailler, des dispositions qu'il montre*, etc., etc., etc.

Serait-il sage de vous obliger à manger plus que vous n'avez faim? A boire, plus que vous n'avez soif? A marcher, plus que vos forces ne vous le permettent? Ce qui serait dangereux pour le corps ne l'est-il pas davantage pour l'âme?

Donc, étant donné un *minimum* d'instruction obligatoire, le SURPLUS doit être subordonné à la santé physique et à la disposition morale de l'enfant.

Par contre, comment l'élèverons-nous, comment lui donnerons-nous cette santé de l'âme, aussi nécessaire que la santé du corps?

On peut diviser les enfants en deux groupes généraux : ceux envers lesquels on est forcé d'employer l'autorité (âmes en retard), ceux, au contraire, dont on peut obtenir davantage par la douceur, la persuasion et la raison (âmes en avance).

La division se fera d'elle-même de la façon la plus rationnelle et la plus aisée. Quand vous verrez que vous ne pouvez rien obtenir d'un enfant par la persuasion, il faudra bien que la répression intervienne; — ai-je besoin de dire qu'en aucun cas cette répression ne saurait comporter les coups?

Nous vous demandons de faire succéder à la seule éducation de l'intelligence, l'éducation PRATIQUE de toute l'âme.

Non seulement il faut que chaque jour la classe principale soit une classe d'*éducation*, mais il faut que les incidents de chaque jour servent, de préférence, de thème à cette classe.

En récréation, un élève bat un camarade; cela peut être une leçon de choses, une leçon de

morale, une leçon de philosophie, pour tout le lycée.

Il faut que l'élève, qui en frappe un autre soit instruit que c'est là une chose abominable, reste de la période d'animalité.

Le droit divin, c'est le droit du plus faible !

Enlevez, dès le collège, la barrière des classes.

Faites des consciences et, au centre de ces consciences, des volontés ! Vous avez pour idéal cette belle devise : LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ. Montrez à l'enfant ce qui se cache de RÉEL derrière ces mots. Apprenez-lui la *liberté des autres.*

Dites-lui que l'égalité, dans son sens vulgaire, est contraire aux lois de la nature et qu'il n'y a pas deux choses ou deux âmes absolument égales; pas deux feuilles d'arbre, pas deux grains de sable; que l'homme n'est pas même égal à lui-même d'une minute à l'autre !

De même qu'il y a quelque chose de plus beau que la liberté, — et c'est la tolérance, — de même il y a quelque chose de plus beau que l'égalité, et c'est la bonté, c'est-à-dire *la supériorité qui descend.*

(*A suivre.*) ALBIN VALABRÈGUE.



UNE APPARITION au moment de la mort.

Le commandant Tégrad vient de recevoir de M. Fontenelle, dentiste à Vouziers, une lettre qu'il veut bien nous communiquer et qui contient la relation d'un phénomène d'apparition après la mort constaté dans sa famille; ce phénomène, après bien d'autres de même nature, établit la persistance de notre être après la mort dans ce que nous appelons le corps astral, le périsprit, le corps fluidique. Ces diverses désignations, du reste, employées par différentes écoles s'appliquent indistinctement aux mêmes objets. Voici, du reste, la copie exacte du récit :

Vouziers, le 30 décembre 1898.

Mon frère avait un ami nommé Bretan; ce jeune homme, amateur photographe, venait souvent le trouver à son atelier et s'entretenir avec lui. Il nous arrivait même, à ma femme et à moi, de prendre part à leurs discussions et de nous en amuser. Un jour, il arrive à la maison tout joyeux de nous montrer un magnifique matériel photographique qu'il venait de recevoir. Ce sont alors des projets de toutes sortes pour les beaux jours impatiemment attendus. Ce jeune homme était, il est vrai, de santé délicate, mais nous étions bien loin lui et moi de songer à sa mort prochaine. Sa gaieté, ne tarissait pas, il était, un bout-en-train, animant notre maison.

Lorsque dans la nuit du 25 au 26 décembre, sous l'influence d'un cauchemar, ma femme s'éveille brusquement et, d'un geste irraisonné renverse un allumeur électrique fixé à la muraille. Ce mouvement brusque, ainsi que la chute de l'objet sur le parquet m'éveillent immédiatement.

— Je viens de faire un rêve épouvantable, me dit-elle ! vite de la lumière !

Je frotte une allumette et je regarde l'heure ; il est exactement deux heures cinq minutes du matin.

Ma femme venait de voir en rêve Bretan qui s'avançait vers elle couvert d'un suaire et représentant bien l'image de la mort. Je m'efforce de la rassurer en lui disant que ce n'est qu'un songe « tout songe, tout mensonge ».

Lorsque la première personne que nous voyons, le matin même, notre marchande de légumes nous dit :

— Vous ne savez pas la nouvelle?

— Non.

— Eh bien, le fils Bretan est mort cette nuit !

— A quelle heure?

— A deux heures du matin !

Nous n'avons pas demandé d'autres détails, tant cette nouvelle venait de faire sur nous une forte et pénible impression.

Notre opinion était faite; nous l'expliquons ainsi : au moment du dernier soupir, le périsprit de Bretan a quitté son corps, sa maison, sa famille et, par habitude et sympathie, il est venu nous visiter et nous donner une preuve que tout n'était pas fini après la mort, mais au contraire que l'âme conserve son individualité.

Renseignements pris, mon frère ignorait que son ami fût malade, il l'avait vu bien portant à peine huit jours auparavant. L'ignorance dans laquelle nous étions de la maladie de Bretan ne nous permet pas de supposer que ma femme avait fait qu'un simple rêve. Non, ce n'est pas d'un rêve, mais bien d'une apparition qu'il s'agit dans cette circonstance.

FONTENELLE.

Dans un prochain numéro, nous publierons une étude sur la *Similitude* qui existe entre le *Magnétisme terrestre* et le *Magnétisme humain.*

A LA VILLA DES PALMIERS

Aime et Crois (*Suite*)

Les nécessités de mise en pages nous ont contraint d'interrompre la publication que nous devons au dévouement de Rochester, nous prions nos lecteurs de se reporter au n° du 20 octobre et d'agréer nos excuses.

L'air pur et frais de la nuit pénétrait à flot dans la chambre par la porte ouverte donnant sur une terrasse attenante, au pied de laquelle clapotait la mer et se déroulait une vue admirable. Mais en cet instant la jeune femme était aveugle pour les beautés de la nature ; un chaos de souvenirs et de pensées d'avenir l'assaillait. Que le destin se jouait étrangement des hommes! Marius était mort, la liberté qu'elle avait tant désirée lui était rendue, et pourtant le bonheur, qu'autrefois elle avait rêvé, était pour toujours évanoui. Un instant l'image d'Octavius se dressa séduisante et victorieuse devant son esprit. « Jamais Prétextat, ce jeune fou aux passions orageuses, ne m'aimera comme m'aurait aimée Octavius, murmura-t-elle les sourcils froncés. Et encore, il m'a reçue trop facilement, sans lutte, comme son bien légitime; il m'a accaparée; son entêtement tenace et la ruse d'Orion ont tout arrangé si vite, et, si je n'y avais mis bon ordre, qu'auraient-ils encore fait aujourd'hui? »

L'entrée de Syra interrompit ses réflexions.

— Maîtresse, Menès est venu ; il te supplie de le recevoir un instant, mais de suite, ayant à te faire un rapport de la plus haute importance.

— Voilà une étrange idée de venir à pareille heure me faire un rapport qu'il pourrait, j'imagine, faire tout aussi bien à son maître ou à Prétextat. Enfin, laisse-le entrer, ajouta-t elle après un instant de réflexion. L'idée lui était venue que c'était quelque grave prière que voulait lui adresser le jeune garçon, auquel elle conservait de la gratitude pour le dévoûment avec lequel il l'avait soignée pendant sa maladie.

Menès entra un instant après. Il avait vainement tenté, toute la journée, d'approcher la jeune femme; mais sa rancune, sa résolution de démasquer Prétextat étaient si inébranlables qu'il ne réfléchit pas même à l'inutilité de sa démarche, le mariage étant accompli.

— Pardonne-moi, noble maîtresse, de venir à une heure aussi indue, dit Menès s'agenouillant et baisant la petite main qu'on lui tendait; daigne m'entendre un moment sans témoins.

Quand, sur un signe de Siomara, l'esclave se fut retirée, l'adolescent continua :

— Est-ce hasard ou intention qui, jusqu'à ce jour, m'a tenu éloigné de cette maison, je ne sais, mais la probabilité me fait croire qu'on a voulu m'empêcher de te prévenir et de t'ouvrir les yeux sur ce traître de Prétextat.

— Tu es fou, je crois, Menès, et tu oublies que tu parles de mon époux, du fils adoptif de ton maître, interrompit Siomara les sourcils froncés.

— Et pourtant c'est un traître, le voleur de ton bonheur, l'assassin d'Octavius, s'écria le jeune garçon avec véhémence. Si, à cette heure, tu ne jouis pas de la félicité d'être l'épouse du plus noble des hommes, c'est à Prétextat que tu le dois. Il a surpris l'entretien entre Orion et le patricien : moi-même je l'ai suivi et l'ai vu se glisser dans votre jardin pour dénoncer au tribun votre projet de fuite, et je l'ai vu sortir pâle et défait, ce traître, ce débauché féroce que le mage t'a fait épouser, qu'il adore je ne sais pourquoi, qu'il préfère à moi qui lui suis dévoué comme un chien. Après cela, je renie la science et un tel maître.

Siomara n'écoutait plus. Aux premières paroles de Menès, elle s'était redressée frémissante et s'était adossée, les yeux fermés, à la table de mosaïque. Il lui semblait qu'un éclair fulgurant venait d'éclairer les ténèbres du passé : jamais elle n'avait su qui avait trahi à Marius le projet de leur fuite, mais il était clair que Prétextat, qui vivait chez Orion, avait seul pu le faire. Comme un tourbillon, glissa dans son cerveau le souvenir de la scène affreuse où les deux jeunes gens avaient joué leur vie. Et c'était à ce traître, à cet espion, qui, au prix du sang innocent, avait atteint son but, qu'elle était liée pour la vie? La tête lui tourna, et, avec un rauque sanglot, elle retomba sur son siège et ensevelit sa tête entre ses mains.

Dans la salle du festin, les deux convives continuaient à causer tout en dégustant lentement une coupe de vin. Orion était de la meilleure humeur, et, par sa verve caustique, ses plaisanteries, avait remis Prétextat, un peu soucieux d'abord, dans une disposition d'esprit plus appropriée à la circonstance. On causa du passé et de l'avenir et le jeune homme observa :

— Je voudrais pourtant savoir ce qu'est devenu Mémorius, et si le misérable empoisonneur ne trouvera pas enfin une punition méritée?

— Je puis satisfaire ta curiosité à cet égard : le noble Aélius Mémorius continue d'aider la nature à le débarrasser de qui le gêne. Par son entremise amicale, Septima est devenue veuve, et, dans son extase amoureuse, la vieille folle se laisse piller; Mémorius est donc ravi; seulement, il ne sait pas que la Némésis est proche et que le hasard, c'est-à-dire ce que les hommes tiennent pour tel, lui fera avaler un régal qu'il aura destiné à autrui, et...

Le mage s'interrompit et parut écouter avec attention, puis, repoussant sa coupe, il dit en hochant la tête.

— Voilà encore une de tes folies qui se paye. Quel démont, je te le demande, t'a poussé à courir une nuit dans le jardin de Marius? Voilà Menès qui, en cet instant, t'accuse devant ta femme d'avoir dénoncé le projet de fuite et causé la mort d'Octavius.

Pourpre de colère, Prétextat bondit de son siège.

— Comment ose-t-il ainsi mentir, ce reptile infâme? Jamais je n'ai même songé à une pareille lâcheté; je voulais seulement dire à Siomara qu'elle, qui juge si impitoyablement les autres, cédâit à la passion comme chacun.

Le savant sourit et son regard profond plongea avec un mélange de sévérité et d'ironie dans les yeux du jeune homme.

— Tu oublies, Pretextat, ce que je t'ai dit sur les pensées en te trouvant plein de colère et de jalousie sur la terrasse où tu avais surpris mon entretien avec Octavius. Si la pensée n'était enchaînée par la chair, si elle avait la faculté d'être entendue du prochain, n'est-ce pas par toi que Marius eût été prévenu avant tous? En cet instant, tu frémis à la seule pensée d'une semblable lâcheté, et pourtant tu as été bien près d'être entraîné au crime par les serviteurs terribles de nos passions. Matériellement, tu n'as pas péché; ta langue charnelle n'a pas prononcé de dénonciation; mais, si nous voulons atteindre la perfection, nos pensées doivent être aussi disciplinées, aussi honorables que nos actes. Souviens-toi de cela, mon fils, et sois honnête dans tes pensées; repousse énergiquement le poison qui jaillit invisible du cerveau pour pousser au mal son serviteur, le corps. Et maintenant viens il nous faut calmer Siomara; car heureusement pour toi, sur cette terre, tu ne réponds encore que de tes actes.

Rouge et honteux, Prétextat le suivit, mais ce sentiment dégénéra vite en colère quand, arrivé devant la porte de Siomara, il l'entendit dire :

— Je te remercie, Menès, de m'avoir ouvert les yeux sur l'abomination dont je suis tombée victime; va et appelle Syra : je pars sur l'heure et quitte cette maison et cet homme infâme.

(*A suivre.*) J.-W. Rochester.

BIBLIOGRAPHIE

Instruction-Education, par M. Aymes, capitaine de frégate en retraite, 80 pages in-8°, 1 franc.

Cette brochure est toute brûlante d'actualité. En effet, plus que jamais, l'Instruction et l'Education sont l'objet des préoccupations les plus vives de la part des observateurs consciencieux, témoins de nos désordres et de nos incohérences.

Que nous manque-t-il donc? La conscience, le sentiment de notre dignité, de notre personnalité, un idéal et la volonté de le réaliser.

Actuellement, le cynisme de certains individus va jusqu'à considérer la moralité comme une infériorité, parce qu'elle est, disent-ils, dans l'état social actuel, une limite à l'expansion de l'activité humaine dans la lutte pour la vie.

Voilà l'ignorance épouvantable des lois qui nous régissent dans l'univers, et l'état d'âme de nos générations bourgeoises et aristocratiques, corrompues par le matérialisme, avilies par l'hypocrisie et les mensonges d'une éducation sans idéal.

La conscience! Cette science de nous-même, qui éclaire notre jugement et tonifie notre volonté, nous crie nos devoirs envers notre prochain, notre Créateur et nous-mêmes est le moindre souci de nos éducateurs. Aussi, les hommes d'aujourd'hui sont-ils des corps sans âmes, nos éducateurs des sépulcres blanchis, nos dirigeants des machines sans volontés. L'instruction, dans ces conditions, c'est-à-dire sans une éducation morale, est une arme dangereuse, qui met au service du mal les ressources précieuses de la science.

Il est grand temps que des hommes clairvoyants signalent à leurs frères, de toute la force de leur conscience, l'abîme dans lequel ils se précipitent, les maux qu'ils se préparent et la lutte qu'ils auront à soutenir pour remonter dans l'évolution que le monde accomplit vers le progrès, la pente pernicieuse sur laquelle leur aveuglement les précipite.

André.

L'Administrateur-Gérant : A.-M. Beaudelot.

Imprimerie Noizette et Cie, 8, rue Campagne-1re, Paris.